

Cycle de films japonais à l'EPFL

Après la pluie (de Takashi KOIZUMI, 2000)

Petit bijou du cinéma, ce film touche par sa sensibilité et sa poésie. On y suit le parcours d'un samouraï particulièrement habile mais totalement incompris par son entourage, et en particulier sa femme. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il ne trouve pas d'employeur et que le couple est contraint de voyager d'une région à l'autre.

La bienveillance intrinsèque du héros envers autrui l'amène aussi bien à séparer de jeunes samourais impulsifs qui vont s'entre-tuer, qu'à participer à des duels primés interdits (afin de récolter un peu d'argent pour nourrir les pauvres gens qui logent temporairement à la même auberge que lui). Alors que le premier de ces actes le fait remarquer par le seigneur local, le deuxième le déshonorera par la suite, l'empêchant de se faire promouvoir maître d'armes du fief, bien qu'il ait prouvé sa valeur.

Ce personnage du héros nous fait découvrir une façon différente d'aborder les relations entre les êtres humains, qui se base non pas sur les classes sociales, mais sur la générosité, la compassion et la simplicité. La scène finale illustre très bien ces deux conceptions du monde qui se croisent sans se rejoindre: le couple s'en allant tranquillement par les petits chemins de montagne, alors que le seigneur tente à tout prix de les rattraper en suivant la grande route. On ne saura pas s'il les retrouve ou non, mais cela nous importe finalement peu. Le principal étant que, au travers du regard de sa femme, le héros ait au moins réalisé et assumé sa propre nature.

A l'image de son maître Akira Kurosawa, le réalisateur Takashi Koizumi remplit chaque petit recoin de son film avec des symboles et des références. Les pratiquants d'art martiaux noteront par exemple comment le caractère de chaque personnage transparaît au travers de son style de combat: dans la scène où il désarme simultanément et pacifiquement plusieurs adversaires, le héros utilise très habilement des formes bien connues en aikido (art martial qui vise à la paix et l'harmonie universel, créé au début du siècle précédent). L'image est également très travaillée: le récit est ponctué par de longs plans de paysage, qui illustre l'histoire et qui donnent au tout une ambiance mélancolique. On sent que chaque effet est voulu et maîtrisé et il se dégage à chaque instant une émotion particulière et intense.

Muhômatsu, le pousse-pousse (de Hiroshi INAGAKI, 1958)

Ce film retrace environ une vingtaine d'années de la vie de Matsugorô, le héros (interprété par le célèbre Toshiro Mifune, acteur fétiche de Kurosawa entre autres). Le récit débute un peu avant sa rencontre avec la famille du capitaine Yoshioka, et se termine au moment de sa mort.

Le ton général est plutôt à la comédie joyeuse. On y trouve d'ailleurs des scènes vraiment burlesques, comme par exemple les différentes bagarres auxquelles prend part le héros, ou bien la scène où il démêle le fil d'un cerf-volant pendant que son client s'impatiente en arrière-plan, nous faisant penser au cinéma muet.

Mais la grande force de ce film est de réussir à maintenir une tension dramatique pendant toute sa durée, en parallèle de la comédie. Bien que le héros soit amoureux de la femme du capitaine décédé, il ne s'estime pas de rang assez élevé pour pouvoir le lui avouer. Il est également déchiré par le rejet progressif que lui témoigne Toshio, le fils du capitaine. Lui qui l'avait élevé comme son fils et qui était son idole, se voit même à un moment contraint de ne plus s'adresser à lui en public que par un "monsieur" impersonnel.

Le réalisateur profite aussi de faire des expérimentations stylistiques, notamment sur les couleurs. Par exemple, pour illustrer le temps qui passe entre les différentes périodes du récit, il utilise superbement l'image d'un pousse-pousse qui roule, éclairé et filmé sous différents angles. Et lors du "flash-back" final (quand Matsugorô s'écroule dans la neige à la fin), on a droit à une explosion de formes et de couleurs, qui se conclut par l'image d'un pousse-pousse arrêté. Cette métaphore suffit à nous faire comprendre l'événement tragique qui vient de se produire. Il reste d'ailleurs cohérent en poursuivant le récit le lendemain matin, comme si une fois Matsugorô mort, le temps n'avait plus avancé.

Waterboys (de Shinobu YAGUCHI, 2001)

Festival de gags en chaîne, ce film raconte l'aventure de cinq garçons aussi courageux que maladroits, tentant tant bien que mal de prouver à leur entourage que les garçons aussi peuvent faire de la natation synchronisée.

Après le départ en congé maternité de leur enseignante et une première démonstration catastrophique au responsable de l'école (qui a donné des crampes d'estomac à la salle entière, à force de nous faire rire), ils vont devoir, d'une part, convaincre qu'ils sont capables d'assurer le spectacle, mais également rembourser les dégâts occasionnés.

Suite à plusieurs déconvenues, ils se trouveront finalement un professeur (involontaire et totalement délirant) en la personne du dresseur de dauphin de l'aquarium de la région. De plus, leur financement sera assuré par les drag-queens locales (!!!). Le film se termine par leur démonstration à la fête annuelle, où tout finit par s'arranger: les autres garçons les respectent maintenant et les filles sont folles d'eux.

Les personnages très caricaturaux m'ont fait immédiatement penser à certains mangas (notamment à "Haisukûru! Kimengumi", connu en français sous le nom de "Collège fou fou fou"). Ils sont, de plus, remarquablement interprétés par tous les acteurs, mon préféré étant sans conteste le dresseur de dauphin.

Le réalisateur et scénariste Shinobu Yaguchi manie l'humour avec beaucoup de maîtrise et nous livre un comédie sans discours moral facile, sans méchants ni gentils, mais juste cinq garçons, de l'eau et beaucoup de rire...

Sivan Altınakar